

La santé

chez les Algonquins

Richard Kistabish

président du Conseil algonquin
de l'ouest du Québec

In a nutshell, if the land is sick, so will the people be.

Le peuple algonquin est une nation qui occupe traditionnellement un vaste territoire dont les limites sont circonscrites par tout l'ouest du Québec et l'est de l'Ontario. AUCUN TRAITÉ N'A JAMAIS ÉTÉ SIGNÉ ENTRE TOUTE AUTORITÉ FÉDÉRALE OU PROVINCIALE, ET NOTRE PEUPLE.

Ce numéro de *Recherches amérindiennes* est consacré à la santé. Or, pour nous, il est impossible de traiter «santé» sans recourir à une perspective d'analyse globale : en d'autres termes, LA SOUVERAINETÉ POLITIQUE ET TERRITORIALE ALGONQUINE est la pierre angulaire d'une approche franche à ce thème. N'oublions jamais que nos ancêtres ont toujours accepté de partager cet immense territoire dans le respect mutuel des différences de culture, de langue et de mode de vie. Cette attitude honnête a souvent été trahie par des administrateurs et par ceux qui regardaient notre terre avec des yeux en signe de piastres.

La fin du XIX^e et le XX^e siècles nous ont amené une immigration massive d'Eurocanadiens sur notre territoire : le peuple algonquin, d'une nature fière, pacifiste, accueillante, n'a pourtant, rappelons-le, jamais signé de traité à cet effet. Répartis aujourd'hui en sept (7) communautés réunies en Conseil algonquin, nous demeurons très différents les uns des autres, comme en fait foi l'ensemble des dialectes algonquins.

La vague de colonisés introduits dans notre territoire n'a eu pour effet concret que de nous reléguer, à leurs yeux, au rang de sous-colonisés. Elle a aussi généré un ensemble de problèmes majeurs qui ont attaqué notre culture traditionnelle et qui se sont aussi inscrits dans notre corps, en affectant notre propre

santé. Mais qu'on ne se méprenne pas : nous parlerons de malades, de maladies, de démunis, de problèmes de santé, mais le peuple algonquin est loin d'être un ramassis de faibles : c'est un peuple fort, qui entend le demeurer. 29

Nous mettrons donc l'emphase sur les conséquences de cette vague colonisatrice et parallèlement, nous illustrerons nos positions de nation souveraine, car nous sommes bien une culture vivante qui a traversé d'autres crises bien avant l'arrivée d'un Cartier ou d'un Champlain : nous sommes éternels.

Notre lutte actuelle n'aura de cesse qu'au moment d'une reconnaissance sans équivoque de notre souveraineté politique et territoriale avec «partage» avec les Eurocanadiens. C'est ainsi qu'on rendra sa santé au peuple algonquin.

LE GÂCHIS COLONIAL

Pour se représenter les problèmes de santé chez les Algonquins, il faut donc se référer au mode de vie traditionnel de l'Algonquin : nomade, son alimentation est basée sur la capture de gibier et de poisson. Les territoires ancestraux sont loin de coïncider avec les frontières politiques actuelles : ils sont plutôt limités par des cours d'eau, et leur dimensions s'ajustent au nombre de personnes à alimenter, et donc à l'offre et à la demande de nourriture.

Au début, nous nous sommes retrouvés avec des exploiters de fourrures (Compagnie de la Baie d'Hudson) et de spiritualité (les missionnaires). Puis vinrent

les pillers de forêts (nous appelons d'ailleurs dans notre langue les Eurocanadiens *semitikoci*, i.e., les coupeurs de bois). Les pollueurs, les importateurs d'alcool, les chasseurs-trappeurs-pêcheurs-pourvoyeurs-gardes-chasse eurocanadiens, les policiers, les politiciens, les faiseurs-de-rapports, les faiseurs-de-barrages, les prescriveurs-de-pilules, les racistes, voire même les voleurs et les violeurs, tous aussi avides les uns que les autres et sans considération ni respect du peuple qui occupait ce territoire, ils ont tous, à quelques exceptions près, démontré leur volonté de nous gratifier d'un maigre statut (avec numéros) de sous-colonisés. D'accord, nous direz-vous, mais la civilisation ne vous a pas uniquement apporté de mauvaises choses ? Bien sûr, répondrons-nous, nous sommes heureux par exemple du travail de certains chirurgiens ou de l'accès à certaines techniques de communication, mais n'aurait-on pas eu intérêt à partager vraiment cette terre, tout en mettant à profit l'expérience séculaire algonquine pour ne pas la rendre malade ? L'équité aurait changé les règles du jeu

et ne nous aurait sûrement pas conduit à des situations quasi-irréversibles pour l'exploitation de certaines zones de cette terre. Car nous l'aimons et la respectons, notre mère la terre.

Peu de Québécois sont en effet conscients du carnage anarchique des magnifiques forêts du nord et de l'ouest du Québec (malgré la présence en territoire algonquin de leur actuel ministre d'État à l'aménagement !) : la coupe à blanc y est quotidiennement pratiquée sur tout le territoire et le transformera en un immense désert d'ici quelques décennies. En raison de cette coupe, la population animale (gibier) décroît drastiquement, sans compter les conséquences indirectes sur les lacs à poissons. D'autres prédateurs (les chasseurs, pêcheurs et pourvoyeurs eurocanadiens) sont venus s'ajouter pour rendre le gibier encore plus rarissime : et pour compliquer le tout, ces messieurs se sont voté unilatéralement des lois (ZEC, ZAC, conservation de la faune, Parc de la Vérendrye – pourtant, ce n'est pas un parc – etc.) qu'ils font respecter par leur milice (gardes-



Rapide-des-Cèdres, 1981.

chasse, Sûreté du Québec, Gendarmerie royale du Canada) et qui nous mettent continuellement des bois dans les roues en nous empêchant d'exercer nos activités traditionnelles.

Peu d'Abitibiens sont aussi conscients de ce que les Algonquins habitaient jusqu'à récemment le territoire de Rouyn-Noranda : car la génération algonquine qui nous a précédés n'y a laissé que quelques familles en place lorsqu'elle a vu s'élever les cheminées de la mine Noranda (principales génératrices de pluies acides au Québec). Craignant pour la qualité du gibier (incluant le poisson) et pour la santé de ses enfants, elle s'est exilée hors de portée de ces cheminées et a cessé de pratiquer ses activités traditionnelles.

Que dire aussi du mercure déversé, par les compagnies de pâtes et papiers, dans les eaux de nos rivières ; inutile de décrire en ces lignes l'irréversible maladie de Minimiata, qui affecte maintenant certain(e)s Algonquin(e)s le long de la rivière Bell par exemple. Quelle inconscience a pu pousser des autorités à accepter de

collaborer à un ethnocide aussi flagrant ? Les barrages hydro-électriques sont aussi venus détériorer l'environnement, détruire les habitats naturels de certains animaux et obliger certaines communautés à se relocaliser. Les poisons défoliants utilisés par l'Hydro-Québec le long des lignes à haute tension sont un autre exemple de cette inconscience. Jusqu'où poussera-t-on l'absurdité ? Car la liste du musée des horreurs pourrait s'allonger à l'infini.

La nourriture traditionnelle étant moins accessible et de moindre qualité, on voit de plus en plus d'Algonquin(e)s forcé(e)s de s'approvisionner en nourriture moderne (supermarché), source d'une fréquence de plus en plus élevée de maladies dites de la «civilisation», soit les maladies dégénératives de l'arbre vasculaire, l'hypertension, le diabète, la goutte, l'obésité et les caries dentaires.

Comble du mépris, on nous appliqua, durant la même période coloniale, les lois pan-canadiennes du ministère des Affaires indiennes, ajoutant à l'assimila-



Rapide-des-Cèdres, 1981.

tion douce déjà esquissée ci-haut. Ainsi, au lieu d'utiliser des fusils pour nous exterminer comme le faisaient les *gunmen* américains de l'autre côté de la frontière, on nous força graduellement à nous sédentariser dans des réserves. De nomades que nous étions, nous voilà confinés sur des terrains de la dimension d'un terrain de football, souvent pour des centaines d'entre nous.

Cette période est marquée d'heures sombres pour nous : nos enfants nous furent enlevés pour être éduqués dans des pensionnats où l'interdit de parler leur langue traditionnelle les conduisait fréquemment à des peines sévères (séances corporelles et autres). On divise aussi notre peuple par l'imposition d'une langue seconde différente : le Témiscamingue pratique l'anglais comme langue seconde, l'Abitibi le français et l'Outaouais tantôt le français et tantôt l'anglais. De sorte qu'aujourd'hui nous nous trouvons avec trois groupes unilingues : algonquin, anglais et français.

Nous nous retrouvons souvent malades d'infections générées par un habitat insalubre et conçu à l'opposé de nos habitations traditionnelles : maisons mal isolées, sans humidité, chauffées à l'électricité, ayant souvent de l'eau dans les caves, et des portes et des fenêtres ne répondant pas aux standards élémentaires, et souvent aussi sans services sanitaires adéquats. La densité par cabane est effarante : jusqu'à 15 ou 20 adultes et enfants, pour une seule maison. Les plus démunis d'entre nous (enfants, vieillards et malades chroniques) se sont même retrouvés victimes d'infections fréquemment fatales (otites avec complications, pneumonies, méningites, encéphalites et tuberculose). Pourtant, si tout l'argent dépensé par le ministère des Affaires indiennes pour construire des cabanes l'avait été avec l'intention avouée de respecter nos traditions et la terre, nous ne nous serions sûrement pas retrouvés à engraisser la machine bureaucratique. Celle-ci a écrémé le budget global pour l'habitation et a été hantée par des programmes étouffants (étrangers à notre culture traditionnelle). Au bout de la ligne, cette politique de réserve et d'habitation a non seulement entretenu dans la population pancanadienne le préjugé d'une aide gouvernementale magnanime envers les «Indiens»,

mais nous a aussi orientés sur la voie d'un ethnocide doux. Quand nous parlons de souveraineté politique, c'est aussi à ces politiques que nous songeons.

ET LES SERVICES DE SANTÉ

Les services de santé devraient être entièrement repensés en fonction de la culture algonquine ; car ces services sont actuellement fonction du ping-pong fédéral-provincial et non de nos besoins. On compte bien parmi nos rangs des représentants algonquins en santé communautaire, mais ils se frappent au mur de béton armé d'administrations gouvernementales trop lourdes, qui ignorent souvent leurs demandes répétées. Ils se voient démunis dans les moyens d'action pour, à tout le moins, régler les problèmes les plus urgents.

Les moyens de communication doivent aussi être améliorés en priorité. Nous entendons par là le système ambulancier, inexistant dans certaines communautés (de même que l'absence de routes), le système de radiotéléphone, devenu impérieux en certains endroits, l'éducation du peuple algonquin face à l'alcool, etc. Enfin, une équipe permanente d'interprètes doit être mise sur pied (n'oublions pas l'existence de différents dialectes algonquins) ; elle servirait de trait d'union entre les différentes communautés algonquines et les services sociaux et médicaux du territoire.

Nous jugeons aussi prioritaire la création de postes d'infirmier(ère)s oeuvrant dans des dispensaires adéquatement équipés, et assisté(e)s d'omnipraticiens et de spécialistes effectuant des visites régulières dans chacune de nos communautés.

Dans les prochaines années, nous entendons aussi créer une relève qui pourra assumer l'autonomie du peuple algonquin face à tous ces services.

Nous sommes un peuple éternel qui subit présentement les effets secondaires d'un régime colonial – notamment dans le secteur de la santé – et qui entend faire entendre sa voix au chapitre des peuples algonquins souverains sur cette planète.